

Philippe Le Guillou, *Géographies de la mémoire*, Gallimard, 2016, 266 p., 21€

Gilles Fumey

DANS **LA GÉOGRAPHIE 2016/2 N° 1561** , PAGES 54A À 54A
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**

ISSN 1964-9002

DOI 10.3917/geo.1561.0054a

Date de mise en ligne : 09/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-geographie-2016-2-page-54a?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Géographie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

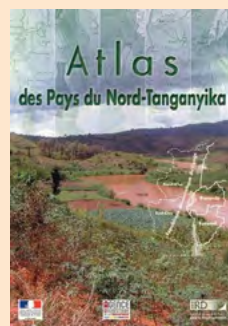
Livres



Philippe Le Guillou, *Géographies de la mémoire*, Gallimard, 2016, 266 p., 21€.

L'espace, nos espaces sont ponctués de lieux qui sont autant de jalons dans notre perception du monde. Philippe Le Guillou qui pourrait raconter sa vie par des étapes de l'enfance à « l'âge qui vient » place ses cheminements affectifs et intellectuels sous le signe des mots. Mais aussi en parcourant les lieux qui tiennent de bornes où il a aimé et été inspiré : la Bretagne longuement racontée dans *Les marées du Faou* (2003), les bords de Loire dans *Le pont des anges* (2012), l'Irlande dans *Les années insulaires* (2014), Rome dans *Le pape des surprises* (2015) et Paris dans une grande partie de ses livres. Ces géographies de la mémoire donnent à sentir bien mieux que les dates ce qu'on doit aux paysages dans la construction de notre imaginaire. Ce que telle présence familiale ou anonyme, telle amitié d'écrivain ou de « témoins des sutures décisives d'une existence » permet d'intégrer au fil rouge de nos existences. Assurément, Le Guillou qui fut un proche de Julien Gracq en a hérité une part de sensibilité géographique, quand il décrit les rivières, les grèves, les berges, les quais qui balisent la route de la vie mieux que les arbres. Même l'Albergo Quirinale à Rome où se retrouvaient

les personnages de *La modification* de Butor donne à Le Guillou de raconter comment il se pensait écrivain dans sa jeunesse. Quoi de plus fort qu'un lieu élu comme on élit les êtres qu'on aime ? **Gilles Fumey**



Alain Cazenave-Piarrot, Sylvestre Ndyiarukiye, Catherine Valton (coord.), *Atlas des Pays du Nord-Tanganyika* Marseille, IRD éditions, 2015, 144 p., 26 pl. cartes, 15€.

Cet atlas préfacé par J.-P. de Gaudemar, Recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie et J.-P. Moatti, Président directeur général de l'IRD, est pour le moins original. Trente chercheurs ou universitaires, Africains ou Européens, se sont réunis pour présenter au cœur de la région des Grands Lacs, les Pays des mille collines, étagés entre 5109 m. au Ruwenzori et 774 m. au lac Tanganyika, de part et d'autre du Grand Rift occidental. Cet ensemble de 183 000 km², s'étend, à l'Est, sur deux États, le Rwanda et le Burundi et, à l'Ouest, sur deux provinces de la R.D.C. congolaise, Nord et Sud Kivu, en grande partie couvertes par la forêt ombrophile congolaise. La région, bien arrosée, est un réservoir de biodiversité. « Toute l'histoire de la Terre se condense sur l'espace des pays du Nord-Tanganyika (qui) regorgent de ressources minérales ». Les « sols plutôt fertiles » comportent certes des

Andosols volcaniques mais aussi des Leptosols « squelettiques » et des Ferralsols « appauvris en minéraux altérables ».

Cet ensemble aux paysages idylliques est cependant fragile. Curieusement, il faut attendre la page 76 pour voir évoquer « les impacts de l'histoire ». Après les colonisations allemande (1897-1916) puis belge, jusqu'en 1962, ces pays ont subi « une cinquantaine d'années de conflits violents », souvent d'origine ethnique. Pourtant, ces pays de langues traditionnelles bantu, disposent d'une langue véhiculaire : « le Kiswahili et dans une moindre mesure, le lingala », et du français, langue officielle (sans compter l'anglais enseigné désormais au Rwanda).

Un problème majeur est celui de la surpopulation. « Ces régions enregistrent un des taux d'urbanisation les plus faibles d'Afrique : 18 % ». L'indice de fécondité par femme dépasse 5 au Rwanda, et 6 au Burundi comme au Kivu ; pourtant, « la planification familiale est un sujet peu évoqué », et la croissance démographique reste forte, en dépit d'une densité de population atteignant 330 au Burundi et étant « estimée pour 2013 à plus de 450 habitants au km² » au Rwanda. L'exode rural est intense et les cultivateurs immigrés (*cf.* Banyamulenge) entament le front pionnier forestier au Kivu. L'usage des pesticides et surtout les exploitations minières artisanales, souvent illégales, polluent les rivières et les lacs : les produits de la pêche commencent à se raréfier.

Un autre problème de la région demeure son enclavement. Toujours mal relié à sa capitale Kinshasa et à l'Atlantique, le Kivu tend à se tourner vers les ports de l'Océan Indien. Outre ces thèmes cruciaux, un autre thème est abordé : « Découpages régionaux et villes » assortis de plans-reliefs des cités atteignant aujourd'hui un million d'habitants et même plus à Kigali.

Dans ce « système complexe et fragile, il convient de renforcer la protection des milieux

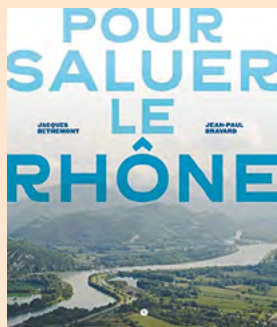
naturels, tout en garantissant le bien-vivre des populations ; c'est un enjeu majeur et c'est l'espérance qui habite les auteurs » de cet atlas bien documenté et remarquablement illustré. Du beau travail. **Yves Boulvert**



Jean-Claude Schmitt, *Les rythmes au Moyen Âge*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 2016, 720 p., 35€.

Et si l'espace géographique était une construction rythmée ? En considérant que les rythmes entraînent dans leur mouvement la vie des individus et des sociétés, le médiéviste montre qu'aucune vie n'existe sans mise en ordre des faits « qui se répètent en combinant indéfiniment périodicité et rupture ». Pour Marcel Mauss, les rythmes commandent les représentations du temps, mais ils sont appuyés sur des lieux et des objets toujours séparés : l'école pour les enfants, le lieu de travail, celui des vacances et ceux de toutes les pratiques sociales possibles et imaginables. Certes, un air de jazz ou une toile abstraite de Mondrian accompagnent nos vies mais, pour Jean-Claude Schmitt, ils ne sont jamais pensés comme dans la civilisation holiste du Moyen Âge. Ici, la notion de rythme était héritée de l'Antiquité gréco-romaine et ne concernait pas que la musique, la poésie et la danse, elle entrait « en résonance avec la totalité de la Création, que Dieu aurait façonnée

en six jours ». Elias Canetti aimait à dire que « le rythme est originellement un rythme des pieds » (*Masse und Macht*, 1960). Du coup, il rappelle au médiéviste qu'il n'y a pas de rythme sans espace : processions, jugements derniers, liturgies, marches, chemins de Saint-Jacques, voyages à Rome, etc. Tous ces lieux témoignent à l'homme pèlerin, Homo viator, toujours en chemin, étranger en ce monde que son pèlerinage terrestre est plein d'embûches. Et que le chemin de fer, l'automobile, l'avion, le GPS changent la vitesse et l'amplitude de nos voyages, mais n'abolissent pas le poids de l'espace dans nos sensations du temps. **Gilles Fumey**



Jacques Bethemont et Jean-Paul Bravard, *Pour saluer le Rhône*, Lyon, Libel, 2016, 400 p., 45€.

Comme le souligne le professeur Roux dans sa préface, le titre de cet imposant livre relève de la litote, car, bien plus qu'un sympathique salut au Rhône, il s'agit d'un hommage appuyé au fleuve majestueux auquel les deux auteurs ont consacré avec passion une grande partie de leurs recherches tout au long de leurs carrières respectives si bien remplies. Cette somme magnifiquement illustrée de cartes et de photos combine habilement toutes les approches de la géographie, mais le leitmotiv est l'eau du fleuve. On la suit depuis ses origines sau-

vages jusqu'aux parties de son cours qui ont été progressivement domestiquées au fil des siècles afin de protéger les riverains, irriguer leurs champs, satisfaire les besoins des citadins, faciliter les transports, fournir une énergie abondante. Les passages consacrés aux climats actuels et passés du bassin du Rhône sont particulièrement bien venus, de même que les développements géomorphologiques rendus clairs par des coupes et des explications accessibles aux non-spécialistes. L'exploit n'est pas mince, en particulier en ce qui concerne la complexité des étagements et des emboîtements des terrasses. Le texte est érudit, mais d'une lecture attrayante et servi par une belle maquette dominée par la couleur bleue intense du Rhône. De la belle et bonne géographie apte à réconcilier nos contemporains avec notre discipline. **Jean-Robert Pitte**



Michel Faure, *Une Histoire du Brésil*, Perrin Ed., 2016, 480 pages, 24,90€.

C'est un livre très documenté, une histoire captivante de bout en bout : la découverte d'un nouveau continent, d'un « territoire sans maître » occupé par des Indiens « nus et peinturlurés », convoité bientôt par les puissances ibériques, surtout les Portugais à la recherche d'or et d'argent. Ces terres sont occupées en quelques décennies pour des motifs différents par des aventuriers, des colons, des immigrants

pauvres et célibataires, des Africains esclaves mais aussi par des frères pacificateurs car si « c'est un paradis, écrit Vespucci, les Indiens se mangent ». Ce métissage originel va devenir mélange d'amours, de violences et de passions humaines.

Peu à peu l'identité du pays s'est forgée malgré de multiples vicissitudes notamment religieuses et de guerres contre les pays avoisinants : Royaume, empire, monarchie constitutionnelle, le Brésil indépendant devient une République cent ans après la France, le modèle politique qui l'inspire. Mais rien n'est jamais joué dans ce pays aux contrastes forts, où fêtes, rêves et précarité se côtoient encore aujourd'hui avec brutalité. Pour comprendre le Brésil qui accueille bientôt les J.O., après le mondial de football, il faut avoir lu ce livre excitant et éclairant.

Jacques Gonzales



Jean Malaurie, Lettre à un Inuit de 2022, Fayard, 2016, 168 p., 15€

Un jeune géomorphologue de 26 ans part en 1948 sur la côte ouest du Groenland, comme géographe avec P.-É. Victor dans le cadre des Expéditions polaires françaises. C'est le début d'une passion pour le peuple inuit et plus généralement pour ces peuples autochtones de l'Arctique. Il se nomme Jean Malaurie. Commentait alors son combat pour la défense des Inuit, de leur tradition et de leur esprit créatif.

Il y a quelques décennies déjà, dans *Ultima Thulé*, Malaurie lançait un appel pour préserver le génie de ces peuples imprégnés d'une tradition millénaire face au progrès occidental. Aujourd'hui, ce n'est plus un appel, c'est un véritable cri d'alarme. En effet, depuis 60 ans, Malaurie n'a pas été entendu par les grandes institutions internationales. Alors maintenant, il a changé d'interlocuteur et s'adresse au peuple groenlandais ; ce peuple qui souhaiterait rester libre face à cette colonisation sournoise du Danemark.

Dans cet ouvrage, Malaurie nous décrit cette société inuit, non pas une société primitive avec une pensée figée dans le temps, mais en avance sur son temps, « vivant avec sagesse dans une société d'équilibre écologique reposant sur des principes animistes... » L'exceptionnelle perception sensorielle des Inuit leur permet de se représenter l'univers avec une grande justesse. La nature parle à ces hommes qui ne savent ni lire, ni écrire. L'auteur analyse l'esprit minutieux et fécond de la présence morave dans les siècles passés et l'arrivée de ce luthéranisme danois « ravageur pour la pensée traditionnelle ». Il affirme avec force son aversion pour la société dite de progrès face à celle dite de tradition. Il dénonce en effet le rôle de l'Église luthérienne groenlandaise qui a régné sur l'enseignement scolaire, empêchant tout éveil et sens critique ; et donc tout accès au monde moderne. C'est alors l'alcoolisme, la drogue et le suicide.

Face à ces églises qui nous préparent à la mort, Jean Malaurie nous propose une belle leçon de vie avec cette Lettre de lecture agréable et d'écriture souvent brillante. Mais l'auteur ne peut s'empêcher de mettre en avant, quelquefois avec beaucoup d'insistance, son rôle joué sur la scène arctique depuis 60 ans. Peut-être une forme de testament ! **Serge Kahn**

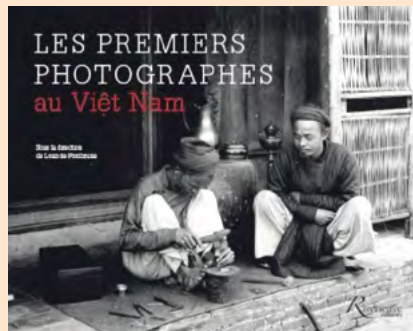


Jean-Paul Kauffmann, *Outre-terre*, Paris, Équateurs, 2016, 331 p., 21€.

Comme il nous y a habitués depuis son retour de captivité à Beyrouth en 1988, Jean-Paul Kauffmann publie tous les deux ou trois ans un essai ou un roman profond, sensible, pétri de géographie et d'histoire, au style à la fois simple et admirablement ciselé. Une nouvelle fois, il nous transporte dans une contrée improbable et peu hospitalière. Après Courlande, la forêt landaise, Sainte-Hélène, les îles Kerguelen, voici la ville d'Eylau, naguère en Prusse, aujourd'hui nommée Bagrationovsk, dans l'exclave russe de Kaliningrad, jadis Königsberg. Il décrit ce territoire cafardeux où il débarque une première fois seul en 1991, puis une deuxième en 2007 en famille, en plein hiver, à l'occasion du bicentenaire de la bataille de Napoléon dont l'épopée le fascine. « D'accord, écrit-il (p. 16), j'ai un faible – plus qu'un faible, une complaisance – pour les lieux qui n'entretiennent aucune illusion. Aller voir quand il n'y a rien à voir. » Et plus loin (p. 96) : « [...] j'ai décidé de me laisser porter par les circonstances [...]. Je m'abandonne aux hasards de cette célébration. » Tout au long de ce livre attachant, il mêle l'analyse de la bataille meurtrière d'Eylau au résultat si ambigu avec le tableau du site actuel et le récit de la commémoration organisée par les Russes qui considèrent plus ou moins avoir remporté la victoire sur les

Français ! Passe également au fil des pages le fantôme de Kant et celui du colonel Chabert dont l'infortune jaillie de l'imagination de Balzac a commencé sur ce champ de bataille.

Jean-Robert Pitte



Loan de Fontbrune (dir.), *Les premiers photographes au Viêt Nam*, Riveneuve, Paris & Académie des sciences d'outre-mer, coédit. 2015, 426 pages, 34€.

Cet ouvrage fruit de la collaboration de treize auteurs fait suite à une exposition réalisée par l'Académie des sciences d'outre-mer, en 2014. Il renferme 153 clichés de qualité exceptionnelle provenant de plaques de verre de la fin du XIX^e siècle. Ces documents tous accompagnés d'une légende très précise ont été pris par dix-sept photographes en découverte de ce qu'était alors l'Indochine. Le texte de cet ouvrage est particulièrement vivant car il supporte le style et l'intention de chacun des protagonistes lors de sa prise de vue de la Cochinchine, du Tonkin, de l'Annam ou encore de « peuples minoritaires ». De plus chaque photographe fait l'objet de « repères biographiques ». Un livre que dégusteront les nostalgiques ou les passionnés du Vietnam d'hier avec ses paysages et leur ambiance, ses personnalités et ses peuples aux traditions oubliées. **Jacques Gonzales**



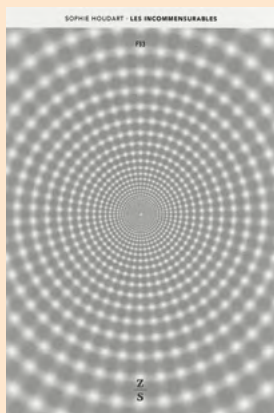
Le Crémant de Bourgogne, deux siècles d'effervescence. Sous la direction de Jean-François Bazin. Dunod 2015, 240 p., 27€

Quand on lit ce bel ouvrage, richement illustré, préfacé par Dominique Loiseau et préparé sous la direction de Jean-François Bazin, on n'est pas vraiment convaincu qu'il vaut mieux, selon l'adage, *un bon Crémant qu'un mauvais champagne*. Le laisser entendre est placer la barre de la dégustation à un bien bas niveau. Chanté par Musset, le « Bourgogne mousseux » est une boisson effervescente, pétillante, déclinée de manière subtile selon le choix des raisins, les modes de vinification et, de longue date (dès le début du XIX^e siècle), apprécié en dehors de la Bourgogne. Il a « le corps et l'âme d'un grand vin », vinifié à partir des deux cépages rois de la Bourgogne, pinot noir et chardonnay, à quoi peuvent s'ajouter dans les assemblages, l'aligoté, le gamay noir à jus blanc, le sacy, le pinot gris, le pinot blanc et le melon. Ne faisons pas la fine bouche : il s'agit bien d'un vin d'assemblage et le rôle du vinificateur est de rechercher le plus de finesse et de subtilité possibles, selon le goût des amateurs. Un vin de fête et qui vaut par le lieu et les convives, ici la grande restauration, là le colloque entre compagnons. En près de 240 pages, qui mêlent le texte, la photographie des paysages, l'avis de quelques experts et des portraits courts et bien dessinés, un livre à offrir, à lire, à... déguster.

Alain Miossec



Jacques Soppelsa, Turab Gurbanov, Azerbaïdjan État leader du Sud Caucase, A2c Medias Ed., Paris, 2015, 192 pages, 20 €. L'Azerbaïdjan, une République issue de l'éclatement de l'Union Soviétique en 1991, est en plein essor économique, social et sociétal. Ce livre retrace son histoire qui remonte à l'antiquité ; l'« Albanie du Caucase » était déjà considérée comme une entité politique autonome, un pays ouvert vers l'extérieur composé de populations métissées vivant en bonne intelligence avec les civilisations et les cultures qui l'entouraient, un pont entre l'Occident et l'Orient. L'Azerbaïdjan d'aujourd'hui poursuit officiellement cette même ligne avec ses spécificités politiques, économiques, sa diplomatie culturelle incluant le jeu d'échecs dont la réputation de l'école de Bakou est mondiale et les activités sportives. Ce livre consacré à cet « Etat émergent » est particulièrement intéressant pour tous ceux qui cherchent à mieux comprendre les relations de l'Azerbaïdjan avec la Russie, la communauté européenne et surtout le conflit avec l'Arménie. Il est regrettable que la qualité des cartes en annexe ne soit pas à la hauteur des textes remarquables fournis par l'ensemble des contributeurs dont Bernard Dorin, Hassen Fodha, Jean-David Avenel, Patricia Mamet, Michael Lebedev, Karol Blijsverd et Fazil Zeynalov. **Jacques Gonzales**



Sophie Houdart, *Les incommensurables*, Bruxelles, éd. Zones sensibles, 2015, 191 p., 18€.

Le titre de ce livre pas toujours commode intrigue. Il a été choisi parce qu'il voulait découvrir un laboratoire, le CERN, dont le cœur des recherches, illustrées par de grands succès, consiste à briser un noyau atomique en deux fragments – l'infiniment petit – pour tenter de comprendre les premières pulsations du cosmos – l'infiniment grand. Choisi aussi pour rendre compte par une enquête d'allure géographique ou ethnographique d'un laboratoire inscrit dans un espace sensible dont les dimensions, bien que monumentales, sont sans commune mesure avec les grandeurs envisagées par le rassemblement cosmopolite de ses techniciens et de ses chercheurs.

Aucun géographe n'oublie que le Centre européen de la Recherche nucléaire, CERN, dont le développement, décidé entre 1949 et 1953, et dont l'extension se poursuit toujours, installé et grandi dans le Pays de Gex où s'enchevêtraient les frontières de la province de Bresse et celles de la République de Genève, est devenu la plus grosse organisation internationale de Genève et le principal employeur du Pays de Gex. Ni que l'outil le plus récent dont disposent là ses chercheurs, le *Large Hadron Collider*, est le plus grand et

le plus puissant accélérateur de particules au monde : il fonctionne aujourd'hui, sans réserve ni secret, dans un tunnel circulaire de 27 km creusé à 100 m de profondeur. Pour élargir ces images qui illustrent l'importance acquise par le laboratoire, ajoutons que les États l'ont reconnu comme une personne collective et qu'il siège à l'Assemblée générale des Nations unies. L'enquête veut sortir l'immense tunnel et ses accessoires souterrains du domaine de l'imaginaire. Mais comment parvenir là à une géographie des profondeurs quand la matérialité du dispositif expérimental lui-même, trop délicat pour être visité, trop occupé par les expériences, échappe largement à un enquêteur qui n'est même pas physicien ?

C'est la recherche de ses empreintes en surface qui le rend perceptible, le faisant échapper à la catégorie de l'utopie. Seuls les changements dans le voisinage de l'immense laboratoire le rendent perceptible : bâtiments de services, réseaux électriques et électroniques, plus une quantité d'instruments pour mesurer les précipitations, les vents, les températures, les ondes sismiques, la radioactivité, le volume et la qualité des eaux courantes, la nature des aérosols atmosphériques. Car il s'agit d'identifier toutes les variables parasites qui pourraient perturber le fonctionnement du laboratoire, altérer ses expériences, affecter la fiabilité de leurs résultats. Beaucoup de ces installations sont discrètes mais c'est leur distribution en surface et l'animation de leur maillage territorial par leurs opérateurs, à l'aplomb de l'accélérateur, qui attestent de l'existence réelle de ce dernier. L'enquête pousse donc à qualifier de laboratoire l'ensemble du Pays de Gex. D'autant que sa poursuite permet de constater que, si les mesures de contrôle en surface rassurent les habitants de ce territoire, dont quelques-uns s'inquiétaient du sens de l'adjectif *nucléaire*, le fonctionnement de l'accélérateur souterrain implique des contraintes relatives à l'usage des sols par ceux qui y habitent et y travaillent pour ce qui touche à la promotion

immobilière et aux implantations des activités de production et de services. Il faut donc admettre que, si grand soit l'écart entre la réalité des activités invisibles et les témoins ou les traces discrètes de leurs exigences et de leurs réactions en surface, la présence du laboratoire souterrain définit un territoire et suggère que le CERN approche là d'une forme de souveraineté qu'il faudrait interpréter dans une perspective de mitoyenneté. Ce qui pourrait inciter à ouvrir une enquête pour étudier un peu plus les acquisitions foncières poursuivies aux confins de la Haute-Marne et de la Meuse par l'Agence nationale pour la Gestion des déchets radioactifs autour du site de Bure et du centre de stockage profond de tels déchets par Cigéo.

Pierre-Yves Péchoux

cœur, les hommes, leurs ambitions, leurs rêves, les utopies devenues avec le temps d'intangibles réalités (Jules Verne...), ces entreprises de câblages sous-marins qui portent aujourd'hui toutes les dynamiques de la mondialisation. Des portraits (Zheng He par Michel Le Bris, des interviews (Jacques Rougerie, Patrick Dreville, Jean-Christophe Rufin...), des contes même (une belle description du toit du monde et de sa conquête...).

On ne saurait couvrir tout le champ embrassé : ces « reliefs » sont une belle réussite, on peut y voyager, y picorer, y réfléchir aussi à ce que peut-être une géographie vulgarisée dans le meilleur sens du terme, un champ de passion que cette livraison propose, sans théoriser, sans s'abriter derrière le jargon des spécialistes : un modèle d'ouverture au grand public comme à un lectorat plus « savant ». **Alain Miossec**



Revue *Abysse*, n°1, *Reliefs*, 2016, 200 p., 19€.

Cette revue de vulgarisation géographique est une excellente surprise. De bonne facture formelle, elle propose mille façons de décrypter la terre, par la carte, le récit, le dossier scientifique qui incorpore ce qu'il faut d'histoire. L'aventure de la planète et l'aventure des hommes à sa découverte : ici le cœur des « abysses » autour de la belle carte de l'océan mondial en 1975 où apparaissent toutes les structures qui autorisent qu'émerge fermement la théorie de la tectonique globale. Et, autour de ce